

7 - X - 40

Chere amie: Je suis resté longtemps dans ma galerie, ce soir, étendu face au soleil couchant. J'avais décidé vous écrire et vous parler de ces crépuscules d'octobre, qui sont peut-être les plus beaux de l'année. Mais comment les décrire — surtout à des yeux qui les connaissent si bien?

C'est difficile, décrire... Le plus beau c'est, je crois, le contraste entre l'extrême irréalité des formes terrifiantes — obscurcies, rayées de brouillards, fantasques, mais étrangement vivantes —, avec l'éclatante illumination, le pathétique chromatique de la voûte du ciel. C'est quand le soleil est déjà sous l'horizon qu'on voit le plus clairement que dans ce monde, la lumière vient d'en-haut. Les montagnes de Gallifa et du col de Roses, à l'occident, prennent à cette heure-là des formes obsédantes — ce sont les membres d'un jeune animal endormi; on étendrait presque le bras pour les caresser —. Sur elles, les nuages prennent des tons rouge vif, écarlate, orange, et laissent percer des franges d'un ciel presque vert. Vers le zenith, le ciel devient bleu — de plus en plus foncé —. Il y a un petit croissant d'argent dans le cadran du sud-ouest.

L'aube a peut-être une beauté aussi spirituelle, mais une grande partie du charme du crépuscule du soir vient de ce qu'il est suivi par la nuit — laquelle est une mort —. Il y a long que les aubes semblent avoir cessé d'exister pour les poètes, quoique quelques rithoures s'y prennent, pour trouver des rimes. Il faudrait faire une exception pour les poètes noctambules, mais pour eux l'aube est aussi une fin de journée.

"Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille..."

C'est peut-être un signe de décadence. Noddy écrivait certainement le matin. Je ne comprends pas comme Baudelaire put se plaire dans un pays sans crépuscules. Peut-être il ne s'y plut que dans ses souvenirs, auprès de sa "belle ténébreuse", revenu à Paris. J'espère qu'il en sera aussi pour vous.

Votre lettre de fin juillet arriva ici avec l'automne. Une vague de froid très vif marqua nos derniers jours de septembre. Puis, des pluies soudaines et bruyantes nous firent craindre que l'hiver s'était par trop avancé. Mais il y a trois jours, l'automne est ici, et il n'est que plus doux. On commence à manger des champignons. Je crois que l'automne me fera du bien, cette année. Dans une lettre antérieure je vous parlais d'une déchéance — qui n'était seulement corporelle —. Or voici ces trois jours savoraux qui m'ont fait traduire une ode de Keats — To Autumn — et mon premier frisson de froid a été suivi d'un poème qui n'a d'extraordinaire que d'être le premier après de longs mois. Vous recevrez traductions et poèmes, avec un penultime — duquel je n'ai cessé de me réjouir que quand il n'a été plus le dernier. J'avais cru qu'il ne restait le dernier pour toujours, et lui en voulais. Vous le comprendrez en le lisant.

Je ne sais rien, moi, de ces flammas cachées dont tu parles, Jean, et où vous avez mis vos "plus beaux espoirs". Certes, il faut mettre bien quelque part son espoir. Je t'avoue que le mien se soutient dans le vide — il s'y soutient, quand même, et ne soutient moi-même aussi longtemps que je n'intente pas concrétiser. Ce que je voulais dire, c'est que, plus que jamais, je bénissais Dieu qui m'avait accordé le privilège d'un travail à faire dans le silence et l'intimité, bien détaché de ce que sera un jour de l'histoire. Un travail qui était à la fois le seul et le meilleur que je pouvais faire pour mon pays — et pour moi-même —. 1939 fut une année heureuse. Mon regret, ces derniers mois, c'était de croire que j'avais fini.

Il y a des pauses de croissance, mais je craignais que ce n'était plus le cas, et je ne suis pas encore sûr de n'avoir trompé. Néanmoins, je suis bien arrêté à n'écrire des poèmes que s'ils m'apparaissent comme absolument nécessaires. Pour moi-même, c'est entendu. Jamais plus des caprices.

C'est peut-être difficile, aux bords de la Caraïbe, de comprendre ceci. Ce qui s'est passé ces dernières années m'a montré le peu de distance humaine qu'il y avait entre moi et des hommes desquels je croyais être bien loin et dont bien de choses me révoltent. Cela a eu pour conséquence, d'une part, que j'ai cessé de les mépriser - quelques-uns - et d'autre, que j'ai éprouvé à l'égard de moi-même une nouvelle contempnité. C'est dur de n'être plus au-dessus des idées et des sentiments qu'on haït! Ou ce n'est peut-être que j'ai déjà 30 ans et je deviens mûr?

Nel mezzo del cammin de la mia vita
io mi trovai per una salva oscura...

En bien! Toutes les sorties ne sont jamais barrées. Même si je n'écris plus des vers, il y a tant de choses fascinantes à étudier! Philosophie. C'est difficile d'être un homme. Il faut travailler, travailler. Ah, si ma santé s'améliorait cet hiver! Il y a des choses à attendre, aussi. Peut-être vivre n'est qu'attendre.

Mardi, 8

Jean, j'attends avec impatience tes commentaires aux poèmes de 1939. Je t'écrirai bientôt sur ton poème qui fait tant rêver d'Edgar Poe.

M. Eubert restera encore quelques mois à Montpellier (25, Grand'Rue, 2^{ème}), et peut-être on lui épargnera le voyage

en Amérique cet hiver. Je ne sais rien du tout des Elie,
hormis l'ancienne adresse de Félix -6, Rue du Conservatoire.
Il n'y a eu de changement dans ma santé. Ce n'est encore op-
portun de réintervenir. Mercédès, suit très bien. Elle écri-
re, quoiqu'elle ait, depuis quelques jours, une crampe des
muscles de l'avantbras —crampe des écrivains— assez gênan-
te. Par suite de la restriction dans les carburants, nous vo-
yons très peu Espérance.

En vois, Jean, je ne suis pas ta consigne: "On pourrait dire
tant de choses que je préfère me taire." Ecrivez/long.

Je vous serre les mains,

Marius.